

Préface

Liberté et altérité ou le statut de l'individu dans ce monde

Le projet « Liberté et altérité », développé entre les mois de février et de juin 2014 au Lycée Général Leclerc de Saverne, au cadre des cours d'ECR a eu plusieurs visées.

En premier, à partir d'une bibliographie donnée, chaque élève participant a eu à rédiger un essai. La liberté en a été totale, mais en tenant compte de cette situation de l'esprit critique dans sa relation avec l'autre. Donc, un réveil à l'altérité par la lecture et l'écriture.

En deuxième, écrire devient un acte de partage. Le lecteur en témoigne car il devient le miroir de l'écrivain. Chaque élève a eu en vue aussi ce cas de figure : quelqu'un d'autre le lit.

En troisième, écrire c'est s'assumer et se responsabiliser. Se chercher, s'individualiser. Et c'est une preuve de courage. Ai-je le courage de m'assumer en tant qu'esprit critique qui lit et qui écrit ? Qui donne son avis ?

Et non en dernier, le projet a été une invitation à la solidarité. Celle du groupe d'élèves participant au cours d'ECR. Celle qui se reflète dans la relation avec les camarades de classe. Et celle qui rayonne vers d'autres matières : l'histoire, les sciences, la littérature française, l'histoire des mentalités, etc.

Le projet est devenu, si je cite la proposition didactique sur l'altérité, un lieu de rencontre qui se prolonge dans des espaces culturels divers : « Chaque être raisonné s'est posé au moins une fois dans sa vie la question suivante : Quelle est la relation entre ma liberté et l'altérité ? De cette question découle une myriade d'autres interrogations sur la liberté et sur les visages de l'altérité. De mes altérités et des altérités environnantes. Et le silence est-il une forme d'altérité et de liberté ? Comme silence expressif ? Et l'action, la liberté et l'altérité ? Sur ce chemin de la découverte, les sciences humaines, de plus en plus interdisciplinaires, construisent des réponses possibles et se situent aux fondations de la personnalité. L'élève, l'adolescent et l'adulte vivent un état de convocation quotidienne à ce questionnement fondateur. Mais il faut le vouloir ».

Comme les élèves ont assumé l'acte de l'écriture, et aussi l'acte d'exposer leur travail, je me dois de faire pareillement par respect pour leur travail et par solidarité avec eux, avec leurs efforts, avec leurs engagements, intellectuels et humains, en même temps.

Je présente pour nos élèves et pour tout lecteur, en quelques lignes, un ouvrage qui témoigne de cette qualité et urgence de l'homme contemporain : la culture pour tous.

Paru en février 2014 chez PUF, « Un kilo de culture générale » est un travail solidaire, car il est le fruit d'une rencontre qui métamorphose les expériences individuelles en expériences d'équipe. La rencontre intellectuelle et le travail de deux auteurs : Florence Braunstein et Jean-François Pépin.

L'ouvrage est une invitation à la chronologie classique des domaines aussi vastes que variés, dans l'espace et dans le temps. Les littératures, les arts, les religions et d'autres matières à penser sont présentées dans leur chronologie. Tous les continents y sont présents, non seulement l'Europe, donc déjà une invitation à l'altérité. Les auteurs présentent aussi leur travail ambitieux du point de vue des lectures possibles : « L'encyclopédiste lira tout de la première à la dernière page, le géographe choisira la France, de la Préhistoire au XXI^e siècle naissant, l'amateur de thématique privilégiera l'évolution de la littérature chinoise des origines à nos jours, le flâneur passera du Code de Hammourabi à la peinture de Giotto, avant de s'intéresser à l'histoire espagnole au XIX^e siècle, ou à la philosophie depuis 1945 »¹.

¹ Florence Braunstein, Jean-François Pépin, *Un kilo de culture générale*, PUF, 2014, p. 7.

Ose savoir ! En reprenant ce fameux adage d'Horace, donc la culture romaine, les auteurs invoquent au service de la culture tout un argumentaire d'ordre philosophique et critique qui équilibre les impératifs d'une société de consommation, de plus en plus agressive, de moins en moins encline à la culture générale. Plus penchée vers le concret, la compétition et la comparaison (« avoir le niveau »), la société démocratisée et industrialisée pourrait se poser une question-réponse choisie par les auteurs comme sous-titre, en forme d'adage : Mieux vaut une paire de chaussures que Shakespeare.²

La culture de l'esprit³, comme le souligne Condorcet, a-t-elle encore son importance pour le progrès de la société ? Les 1668 pages de ce livre pourraient lui donner raison ? Et retenir en 1668 pages toute la culture du monde, est-il possible ? Pari risqué, mais paris gagné. Gagné, car les faits de culture les plus significatifs sont même détaillés et présentés de manière objective.

Pourquoi la culture ? Quel est notre statut culturel ? Primo Levi, dans *Les naufragés et les rescapés*, témoigne du rôle de la culture dans sa survie après Auschwitz « Quant à moi, la culture m'a été utile : pas toujours, parfois, peut-être par des voies souterraines et imprévues, mais elle m'a servi et m'a peut-être sauvé. »⁴

« Le regardeur fait le tableau »⁵ disait Marcel Duchamp. Et le tableau du monde ? Deux chemins ont changé la vision sur le monde. En premier, la déconstruction avec son cortège de propositions : Nietzsche y est pour quelque chose. Derrida et Deleuze, encore plus. Puis, le postmodernisme apparu dans les années 1960 est une invitation au regard de l'autre dans la culture occidentale : l'ethnocentrisme se dissipe sous les coups du polycentrisme, l'art africain ou l'estampe japonaise, la sociologie et l'ethnologie sont des visages de ce postmodernisme qui propose une prise en compte et une prise de conscience sur l'autre : d'où l'importance des cultures étrangères.

Par exemple, un morceau de ces influences avant le postmodernisme. L'art chinois médiéval est tributaire aux influences des civilisations étrangères, surtout à celle de l'Inde. Le bouddhisme aussi y est pour quelque chose, donc l'architecture rend compte de cette orientation du monde chinois vers une spiritualité, autre que celle nationale.⁶ La littérature aussi commence à avoir une autre configuration, dès le VIIe siècle. La poésie se développe, et aussi les nouvelles ou autres récits romancés sur la vie de Bouddha. Sous les Song, la Chine doit déjà faire un choix sur le terrain de la philosophie, entre Confucius et Bouddha.⁷

Le Japon aussi commence à connaître le bouddhisme qui aura son importance au VIIIe siècle, à l'époque de Nara, par décision politique.⁸ Tous les domaines de l'art, de la vie publique et de la pensée reçoivent une touche de l'influence de la rencontre avec l'autre. L'essor est évident. Par exemple, le jardin à l'époque de Heian – dont le prolongement visuel et traditionnel est visible de nos jours – recouvre des valences esthétiques : « Les jardins de l'époque de Heian sont marqués par des valeurs esthétiques spécifiques : *miyabi*, le raffinement, *muyō*, la mélancolie liée à l'impermanence dans le bouddhisme, et *aware*, la compassion. »⁹ Le théâtre *mo* est le visage japonais du théâtre chinois, Zeami étant son représentant dont la célébrité a franchi les siècles.¹⁰ De nos jours, ce théâtre vit encore des journées de gloire, étant une marque indélébile de la culture japonaise.

² Ibidem, p. 10

³ Ibidem, p. 15

⁴ Ibidem, p. 27

⁵ Ibidem, p. 17

⁶ Ibidem, p. 622

⁷ Ibidem, p. 627

⁸ Ibidem, p. 629

⁹ Ibidem, p. 640

¹⁰ Ibidem, p. 644

De ce livre qui est une mosaïque à lire comme une histoire du monde, un dernier exemple, comme une invitation à la lecture. Le dadaïsme, dont le fondateur Tristan Tzara (1896-1963) écrit un fameux manifeste soutenant que la pensée se forme dans la bouche, se propose comme une solution d'abolition des règles dans la littérature et dans tous les arts. *Dada*, le vocable enfantin qui concentre les visées du mouvement, fonctionne comme une obligation pour les artistes et les écrivains de rendre compte dans leur art de l'absurdité de ce monde. Les atrocités de la guerre y étaient pour quelque chose.

Un index abondant guide le lecteur dans sa recherche. Florence Braunstein et Jean-François Pépin ont trouvé et présenté beaucoup de réponses à beaucoup de questions qu'on se pose presque quotidiennement. Un mérite ? Non, plusieurs. L'audace d'écrire un tel livre, c'est l'audace d'une démarche qui fait avancer l'état de notre conscience. Le volume de travail fourni n'est absolument pas du tout négligeable. Et non en dernier, une invitation à chaque page lue et comprise au festin de la grande culture. Nous y sommes invités. Le plaisir et l'utile se marient dans une alchimie difficilement dicible. Le lecteur ressent ce travail de géant et l'exemple peut fonctionner dans son cheminement aussi.

Quant au travail des élèves au projet « Liberté et altérité », une dernière remarque, cher lecteur ! Adolescents avisés, participant à leur manière à la marche de notre monde, ces petits-grands écrivains ont fait déjà la preuve de leur engagement, celui pour la culture et, pourquoi pas, pour la grande culture ! Lire leurs essais, c'est lire leurs vies, comme sur un parchemin devenu palimpseste. Celui de notre présent et, surtout, de notre avenir !

Eduard Tudor
Professeur d'ECR, Lycée Leclerc, Saverne, juin 2014

La nouvelle Babel

Neuf. C'est le nombre de versets que comporte le récit biblique « la Tour de Babel ».¹¹

Deux cent vingt et un. C'est le nombre de pages de l'œuvre de Paul Zumthor, « Babel ou l'inachèvement ». Comme une page compte en général une dizaine de phrases, on peut évaluer que Zumthor a écrit quelques 2210 phrases soit plus de 200 fois plus que le texte de Babel !

Même s'il est vrai que Paul Zumthor était un médiéviste, un professeur mondialement reconnu et qu'il possédait à ce titre assez de savoir pour remplir une bibliothèque, il semblerait qu'il ait voulu dépasser le texte. Et en effet, plus qu'un commentaire sur le texte en lui-même, « Babel ou l'inachèvement » est surtout un support à son auteur pour présenter sa vision du monde, de l'Histoire et de la société. Paul Zumthor termina son œuvre dans sa chambre d'hôpital. Il est mort en 1995 à l'âge de 80 ans. C'est donc bien un bilan, une sorte de livre testament, que Zumthor nous lègue. Quand je dis « nous », je parle de nous, les vivants, mais surtout de nous, les jeunes. Paul Zumthor est mort à l'époque où nous sommes nés. La société, le monde, l'Histoire que Zumthor a décrit, a construit, c'est à nous de les reprendre en main et de nous les réapproprier. Ainsi, alors que Zumthor écrit son œuvre comme un bilan, « Babel ou l'inachèvement » revêt aussi une perspective d'avenir.

En somme, un livre pour nous, les jeunes (croyants ou pas). Je vous propose donc d'extraire les grandes idées présentes dans ce livre en insistant sur la vision d'avenir qu'il dégage. De comprendre, avec l'aide de Zumthor, en quoi le texte de Babel, si court soit-il, présente-il le monde, notre monde.

Babel est un texte très particulier et il est important de le situer dans son contexte biblique. Comme beaucoup de textes de l'Ancien Testament, le texte de Babel est issu de plusieurs légendes véhiculées à l'oral. Paul Zumthor dans sa première partie fait ressortir les différents textes pour en extraire les différents sens. Cette diversité du texte est déjà en soi, source de confusion quant au sens et à son interprétation. L'image même du texte babélien a aussi constamment évolué au cours des siècles.

Toujours est-il que Paul Zumthor tire trois idées de ce texte : l'unicité de la langue puis sa division ; la volonté qu'a l'Homme de se faire un nom ; la construction d'un lieu commun par les Homme : La ville et la tour, puis leur dispersion.

On constate un mouvement ascendant suivi d'un mouvement descendant. Dans le récit biblique ces mouvements sont le résultat d'un déroulement chronologique. La transition se faisant par l'intervention divine. Zumthor, lui, préfère utiliser le texte de manière thématique pour nous présenter le monde. En effet Babel n'est qu'une image et il serait impossible, voire ridicule, d'étiqueter notre monde selon un seul aspect. C'est un tout que nous tenterons de développer par la suite.

Dans la Bible, au commencement, Dieu créa le monde. Au fur et à mesure qu'il créa, il nomma les choses. « Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit. » Ensuite, il créa l'homme, la femme, leur confia sa création et ils nommèrent à leur tour. Cet homme et cette femme parlaient une seule langue. Les Hommes se comprennent. Cette compréhension leur permit de continuer la Création. Mais cette compréhension ils vont l'utiliser pour construire Babel, pour se positionner contre l'œuvre divine.

Et nous ? Que faisons-nous de la langue ? La nostalgie d'un monde où tout le monde se comprendrait est très présente dans nos sociétés. Le XIXe siècle a été en ce sens porteur de

¹¹ Essai écrit dans le cadre du projet « Liberté et altérité », *Éveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Saverne, 2014. Proposition et coordination, M. E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice – adjointe au SDEC, enseignement secondaire).

beaucoup d'espoirs avec le développement d'une nouvelle langue, qui se voulait universelle : l'espéranto. Cependant, que reste-il aujourd'hui de l'espéranto ? Pendant longtemps, le français était considéré comme langue internationale. Actuellement, l'anglais a remplacé le français à ce niveau. La question reste de savoir si ce retour nostalgique à une langue unique constitue une réelle progression. D'un certain côté, oui. La coopération entre les Hommes ne peut en être que renforcée. D'un autre côté, cette unification de la langue risque de s'imposer au lieu de se créer. Cette unification peut se faire au détriment de cette grande richesse qu'est la diversité. Dans le texte biblique, la langue que parlaient les babéliens les a conduits à leur perte.

Ainsi une langue unique conduit à une meilleure co-opération, ce qui n'est pas un mal si elle consiste bien en une opération ensemble. Le danger réside dans la finalité de cette coopération.

Dans le texte de Babel, la principale finalité de cette coopération est la construction d'une ville et d'une tour. La ville se caractérise avant tout par une organisation rationnelle. Elle se caractérise aussi par une domination de la nature par l'Homme. L'Homme a cette capacité extraordinaire qu'est la raison. Il raisonne. Cette raison guide ses actions et lui permet de vivre en construisant des outils, en utilisant la Technique. Cette Technique est devenue de plus en plus efficace et permet à l'Homme d'asseoir sa domination sur la nature. Ainsi, les constructeurs, en fondant la ville de Babel, ont modifié le terrain, la nature pour pouvoir s'y installer et ils doivent procéder à un perpétuel entretien de ce terrain pour que la nature reprenne pas le dessus. C'est d'une certaine manière, un défi lancé à Dieu lui-même. Défi qui se concrétise avec l'édification d'une tour si grande, qu'elle pourrait le joindre et arriver à sa hauteur.

Et nous ? Ne construisons nous pas une nouvelle Babel ? MacLuhan parlait de « village global ». Dans un souci de rationalisation et de confort (qui passe par la domination de la Nature), l'Homme semble vouloir faire de sa planète rien d'autre qu'une immense ville. « Nous voici entrés dans l'ère des spasmes et du flou, aveuglés par les batteries de téléviseurs cherchant leur public, ce résidu anonyme de l'espèce, qu'on voudrait nous faire prendre pour une communauté » (p 146). L'Homme subit son propre rationalisme avec le développement d'une culture de masse. Se pose alors la question de l'individu. Pas de l'individu en tant que défenseur de ses propres droits. Cet individu-là, nombriliste, égocentrique, ne peut mener à rien. Je parle plutôt de l'individu en tant qu'Homme, en tant qu'être pensant, en tant qu'être pensant pour une société, l'individu respectueux, l'individu raisonnable.

Des individus solidaires, il en existe une multitude sur notre planète. Mais qui leur donnera la parole ? Les médias préfèrent diffuser une image de réussite individuelle par l'argent. Et les images de solidarités sont souvent des images sensationnelles, spectaculaires. Les médias utilisent nos sentiments les plus profonds, ils utilisent nos élans de solidarité et de compassion pour mieux vendre leurs émissions, articles. Notons tout de même que derrière cette critique se cache un élément essentiel. Au fond de soi, chaque femme, chaque homme possèdent naturellement de la tendresse, de la compassion. Au fond, tout membre de notre Humanité ressent. Si toutes ces qualités peuvent s'exalter avec les médias, pourquoi ne le peut-on pas nous-mêmes ?

Car enfin, les fondations de la ville sont faites par l'Homme et pour l'Homme. La mondialisation est avant tout un échange. Toute la problématique reste donc de nous réapproprier la Technique. D'être acteur de notre Technique. Acteur et responsable.

Cette responsabilité vient du fait que l'Homme change la nature autour de lui. Cela implique des changements dans les « décisions » de la nature. Décisions qu'il doit désormais assumer. Prenons l'exemple de la médecine. Avant le développement de la médecine de ces dernières années, les médecins faisaient leur possible pour sauver un malade, dans son intérêt. De nos jours, les médecins sont capables de faire vivre des malades très longtemps. Se pose

alors la question de la pertinence d'un « acharnement médicale » sur le malade. C'est donc bien le développement de la morale qui met l'Homme dans une situation de responsabilité.

Dieu constate que « rien ne leur serait impossible de ce qu'ils auraient décidé de faire ». Zumthor met en évidence la technique employée par les constructeurs de Babel. Il est dit : « La brique leur servit de pierre, et le bitume de ciment ». Pour les ingénieurs de Babel, « statistiques et conjectures assuraient la connaissance d'une vérité » (p 162). La Connaissance ne pouvait être que rationalisation. L'Homme semble associer la Connaissance de la Vérité avec le développement de la Technique. Or, il est et sera toujours possible d'être plus efficace, plus adapté. Depuis plus de deux millions d'années, la Technique est en perpétuelle évolution. Et ce mouvement continue. Nous savons aujourd'hui communiquer à très grande distance, dompter la nature. Nous sommes capables de cloner, d'anesthésier, de soigner. Nous avons la capacité technique de créer la vie et de la retirer sans douleurs. Tout est possible avec la science. Oui, mais pour aller où ? Vers quoi ? Vers qui ? Est-ce que cette course à l'outil a vraiment du sens ?

Les outils furent créés à l'origine pour servir l'Homme. Beaucoup affirment travailler pour « l'amour de la science », « par curiosité ». D'autres encore expliquent que la société doit savoir faire certains sacrifices pour ensuite en recevoir les bienfaits. Dans ce contexte, la science perd toute son utilité, toute sa raison d'être. On ne travaille alors plus pour la société, pour l'Humanité mais pour une pseudo-libération de l'individu. « L'individualisme qui fut, voilà deux siècles, revendication de liberté et prise de responsabilité, s'est racorni sous le mot qui continue à le dire, réduit à ses caricatures qu'on nous donne pour promesse de libération : la possibilité de changer de sexe, ou de choisir celui de nos enfants ! » Finalement, les hommes ne tirent-ils pas un certain orgueil à s'élever tel la Tour de Babel au rang de divinité, de maître de la planète ?

Les babéliens eux-mêmes disaient : « Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre ». Derrière l'ambition technique se cache en réalité un besoin moral. Le besoin de se faire un nom. Pas le nom que Dieu leur a donné, celui-là ils n'en veulent pas. Ils veulent se faire eux-mêmes un nom. Nier leur origine pour se reconstruire.

Et nous ? Connaissons-nous notre nom ? Cette question est encore plus d'actualité pour nous, les jeunes. Savons-nous vraiment qui nous sommes ? D'où nous venons ? Très souvent, on nous appelle et nous nous revendiquons de « La nouvelle génération ». Une génération de technologies, de « Petits Poucets » pour reprendre l'expression de Michel Serre. De manière plus individuelle, nous cherchons notre place : dans nos familles, au lycée, dans diverses associations...

Nous voulons nous forger une image, nous créer un nom. Pourtant, même si cette recherche est essentielle dans notre construction personnelle, il ne faudrait pas nier nos origines. Quoi que nous voulions en dire, c'est d'abord l'Histoire et la société qui nous ont construits, ensuite seulement arrive notre libre arbitre. Un événement, un fait ou une existence n'ont aucun sens « sur le fait ». On ne peut pas comprendre le conflit israélo-palestinien si on ne connaît pas ses origines, son histoire. On ne peut pas comprendre les réactions de Poutine si on ne connaît pas son histoire et celle de son pays. On ne peut pas comprendre une réaction du pape si on ne connaît pas l'histoire de l'Humanité et de l'Eglise catholique. On ne peut pas comprendre son voisin, si on ne connaît rien de lui.

Ainsi, pour construire le futur nous devons d'abord connaître notre passé. Le rejet en bloc des parents, de la société, de notre monde constitue d'une certaine manière un rejet de soi avant tout. Je reste persuadé que s'opposer à tout c'est finalement ne pas se sentir concerné par ce tout et se bercer dans une vision utopique de renversement global de la société et de l'équilibre actuel. Bien sûr, on peut ne pas être d'accord avec la société de consommation, avec la culture de masse, avec le mondialisme libéral, avec des décisions ou des attitudes politiques. Il me paraît même important d'y appliquer un regard critique. Cependant, Tout

jeter à terre est utopique et irresponsable. Vouloir se créer soi-même un nom c'est aussi se sentir au-dessus du tout sans en prendre réellement part.

Par contre, on peut très bien accepter son nom et vouloir le faire évoluer. La société n'est pas parfaite et on a un vrai rôle à jouer pour la faire bouger. Encore une fois, il ne s'agit pas ici de changer tout un système politique ou régler une inégalité sociale. Nous n'en sommes pas capables à notre niveau. Par contre, nous pouvons faire bien d'autres actions à notre propre échelle. Se battre pour ses idées. Proposer des solutions. Simplement y réfléchir. Apprendre, s'informer, agir, tant de petits riens qui peuvent tout changer si tout le monde s'y met. Le problème reste dans la totalité. Il est très difficile de parler tous d'une même voix. En effet, derrière une unification linguistique et sociale se cache une multitude de langues et d'avis.

« L'Éternel confondit le langage de toute la terre ». C'est ainsi, selon le texte biblique, que les différentes langues apparurent. Nous pouvons aussi comprendre cette dispersion de « la langue » comme une différenciation des idées, des avis, des systèmes philosophiques.

Et nous ? Sommes-nous condamnés à ne plus nous comprendre ? Le langage a notamment fait couler beaucoup d'encre quant à son caractère inné ou acquis. Contrairement à Ferdinand de Saussure, Noam Chomsky présente le langage comme un caractère inné de l'Homme, comme si au fond nous avions conservé une langue originelle. Il constate notamment une sorte de « grammaire innée » commune à toutes les langues. Par exemple, il existerait dans toutes les langues un principe de récursivité (principe d'emboîtement des phrases. Par exemple le petit chien qui mange la souris qui joue du violon). Ainsi, cette dispersion des langues garderait des traces de cette langue première.

Le pape Jean-Paul II dans son encyclique « Fides et ratio » constate « qu'en diverses parties de la terre, marquées par des cultures différentes, naissent en même temps les questions de fond qui caractérisent le parcours de l'existence humaine: Qui suis-je? D'où viens-je et où vais-je? Pourquoi la présence du mal? Qu'y aura-t-il après cette vie? » Il existe bien un questionnement commun à tous les êtres humains.

De même, Jean-Paul II affirme que les outils philosophiques sont pratiquement les mêmes dans toute culture. « Que l'on songe, à seul titre d'exemple, aux principes de non-contradiction, de finalité, de causalité ».

La dispersion de la langue ne veut donc pas dire différenciation totale puisqu'on peut constater des bases, linguistiques et philosophiques, à l'Humanité tout entière. Ainsi l'humanité aurait le bagage nécessaire pour pouvoir se comprendre et communiquer. Le développement de l'anglais comme langue internationale n'est que la partie immergée de l'iceberg. Cependant, le texte biblique ne narre pas uniquement la dispersion des langues ; les Hommes aussi sont dispersés.

« Le Seigneur les dispersa sur toute la surface de la terre ».

Dispersion physique, d'abord. L'Homme se répartit sur une grande partie de la planète. Dispersion culturelle ensuite. Certains philosophes considèrent, sans forcément nommer explicitement Babel, que cette dispersion est irréversible. Le professeur Samuel Huntington affirme, dans son livre « Le choc des civilisations », que l'Humanité est divisée en huit cultures : Confucianisme (Chinoise), Shintoïsme (Japonaise), Hindouisme (Hindoue) , Islam (Musulmane), Judéo-Christianisme (occidentale), Orthodoxie (Orientale), Christianisme Rénové (Latino-Américaine), Religion Traditionnelle (Africaine). Toujours selon lui, la seule relation que peuvent entretenir ces différentes cultures entre elles, est une relation Dominée/Dominante, une relation de conflit. Huntington voit dans les attentats du 11 septembre 2001 l'accomplissement de ses idées. On peut lui concéder qu'historiquement, on constate régulièrement la volonté de domination que peut avoir une culture sur une autre par la guerre ou par une déculturation pure et simple.

Zumthor, de son côté, note une fois de plus que dispersion signifie aussi origine commune et donc base commune. L'anthropologie lui donne raison : nous sommes tous des

Homo Sapiens Sapiens. Que nous soyons Français, Russes, Papous ou Inuits, nous appartenons tous à la même espèce. De plus, nous l'avons déjà évoqué, le dialogue reste possible entre ces différentes civilisations. C'est pourquoi, on parle plus souvent d'acculturation ou de syncrétisme culturel. Cela veut dire qu'il y a interaction entre cultures, chaque culture apporte et reçoit des cultures qui l'entourent.

Zumthor propose aussi une autre interprétation du texte biblique. La dispersion des Hommes permettrait la différenciation. L'Homme tirant sa force de sa diversité, cette dispersion lui serait bénéfique. D'une part, l'Homme serait moins tenté de « se faire un nom », de se prendre pour Dieu lui-même. D'autre part, l'Homme serait plus libre puisqu'il n'est plus dans l'obligation de suivre une seule culture qu'on pourrait qualifier de culture de masse. Reste encore à accepter cette différence sans cesse remise en cause par une tendance uniformisatrice. Accepter les différences donc, par l'acceptation de l'autre à sa juste valeur. Car malheureusement, comme le note Paul Zumthor « sur les exclus la dispersion pèse davantage ». Cette diversité culturelle n'est positive que si elle est unanime.

Le texte biblique n'explique pas le sort de la ville et de la tour de Babel. Seul élément évoqué : « ils cessèrent de bâtir la ville ». On ne sait rien de plus comme s'il n'y avait pas de fin, comme si l'histoire n'était pas encore finie. C'est, selon moi, l'idée principale que Paul Zumthor veut nous faire passer par son œuvre. C'est nous qui devons la terminer car, nous, les jeunes, avons trois avantages considérables que nous nous devons de conserver et de faire fructifier.

Tout d'abord, nous ne sommes pas les premiers à vivre sur cette planète. Des milliards d'hommes et de femmes l'ont construit avant nous. Ils ont fait des erreurs, nous en ferons aussi. C'est à nous de nous inspirer : d'eux, de leurs savoirs, de leurs expériences. C'est à nous de choisir si nous voulons commettre à nouveau l'erreur de Babel et opter pour une uniformisation afin d'atteindre le ciel ou accepter la diversité, accepter notre nom, notre Histoire. Notre première force est de ne pas partir les mains vides, de pouvoir s'appuyer sur des hommes, des femmes, des institutions, des systèmes, des acquis, des erreurs.

Notre deuxième force est notre engagement. Il est vrai, notre monde n'est pas parfait, notre système économique, social, politique, éducatif n'est pas parfait mais nous pouvons encore bouger les choses. Quand je dis « bouger », j'entends par là « faire évoluer ». Beaucoup de gens se posent en opposition avec tel ou tel système. Je pense personnellement qu'il est plus efficace de se réapproprier ce système et de le faire évoluer dans le bon sens que de « tout casser ».

À notre échelle d'abord, à notre échelle surtout et cela passe par l'engagement. En soi, se plaindre, ce n'est pas un souci si c'est source d'évolution. Encore faut-il proposer. Car construire l'avenir, notre avenir c'est en premier lieu s'investir et proposer. Le concept est très simple dans la théorie (Petite précision : les exemples qui suivent sont bien des exemples, non des revendications personnelles...) : le foyer du lycée n'est pas adapté pour telle ou telle raison ; comprenons pourquoi et proposons un projet concret. La ville ne prend pas assez en compte les jeunes ; trouvons de vrais arguments et engageons-nous dans la vie communale. Un système politique ne convient plus ; réfléchissons pourquoi, imaginons comment faire évoluer le système et allons voter pour faire entendre notre voix. On peut multiplier les exemples à l'infini. L'important n'est pas d'aboutir à une réalisation concrète, bien que ce soit la cerise sur le gâteau. L'important est au moins d'y réfléchir, de proposer plutôt que de se plaindre passivement. Peu importe que la rénovation du foyer ne dépende pas que de nous et que des facteurs extérieurs, notamment économiques, rentrent en compte.

Le simple fait de proposer est toujours positif. Pour nous, puisque le fait de rentrer un peu plus en profondeur dans certaines actions permet de comprendre un peu mieux la complexité de certaines revendications qui paraissent simples à la base.

Pour notre interlocuteur ensuite. Une réflexion menée par des élèves est toujours mieux reçue qu'une simple revendication et même si nous ne sommes pas encore

expérimentés, nos propositions sont toujours un point de vue de plus qui peut permettre de concrétiser une réalisation. Si à chaque fois que nous nous plaignons, nous y joignons une proposition, qu'est-ce que le monde bougerait vite.

Notre dernière force ne va pas toujours de soi et semble déjà décliner chez certains d'entre nous. Notre dernière force, notre dernière arme, c'est notre espérance. Cette espérance peut parfois nous donner une certaine naïveté. Cette espérance peut se retourner contre nous au vu des atrocités de ce monde. Mais notre espérance est aussi une force inépuisable si on sait la contrôler. Il nous faut espérer en un monde meilleur pour pouvoir le construire, il nous faut espérer en des hommes et des femmes meilleurs pour pouvoir le devenir.

À la fin de sa vie, Paul Zumthor nous a montré que le monde n'était pas parfait, loin de là. Cependant, il nous a aussi montré que l'Homme pouvait changer. Pour cela, il faudrait trouver de nouveaux acteurs, de nouveaux constructeurs capables d'utiliser les vieilles fondations pour reconstruire une nouvelle Babel : moins fantastique, moins extravagante.

Une Babel plus juste et plus soucieuse de sauvegarder la diversité. Une Babel de respect. Sans doute, ces constructeurs ne sont-ils pas aussi loin que l'on voudrait nous le faire croire.

Adrien Berthier, TS

Paul Zumthor : « Babel ou l'inachèvement », Seuil, Paris, 1997

Mon voyage dans le voyage à la Renaissance

Tout d'abord, je vais vous présenter le livre que j'ai lu ainsi que quelques explications, puis je vous donnerais mon avis personnel.¹²

Ecrire le voyage au XVI^e siècle en France est un livre de critique littéraire écrit par Marie-Christine Gomez-Géraud, paru en 2000 chez PUF. L'ouvrage consiste en une double approche, d'abord littéraire puis linguistique du récit de voyage à la Renaissance. Il est fondé sur les œuvres de voyageurs, tels que Jean de Léry, André Thevet ou encore Jacques Cartier (et plein d'autres).

L'auteur replace d'abord les voyages dans leur contexte et dans le cadre temporel : les grandes découvertes qui élargissent le monde (notamment avec Americo Vespucci et Christophe Colomb), le partage des terres (par exemple le traité de Tordesillas en 1494, qui partage le Nouveau Monde en deux parties, une appartenant à l'Espagne et l'autre appartenant au Portugal)... Puis elle évoque l'évolution des récits de voyages et le modèle (l'unité fondamentale) des récits de voyages. Contrairement aux récits de voyage d'aujourd'hui, qui ont une partie de romantisme : le récit de voyages est une « rencontre originale du monde et de l'âme du voyageur ». Le récit de la Renaissance se présente avant tout comme un témoignage de la vérité. Mme Gomez-Géraud évoque ensuite le voyageur en soi puis elle distingue les récits de voyages et les récits de pèlerinages (dont elle dresse les caractéristiques). Dans la seconde partie, elle nous montre les mécanismes par lesquels les auteurs expriment la nouveauté ou l'inconnu, ainsi que les figures de style, les connecteurs temporels et le vocabulaire (notamment du merveilleux) utilisés.

Personnellement, je ne m'étais jamais vraiment penchée sur le sujet des voyages, qui est finalement un sujet très vaste ! Ce livre est un pur chef d'œuvre. Il instruit et nous fait réfléchir aux différentes facettes des voyages. Il est vrai qu'au début, il est assez difficile de tout comprendre car il y a beaucoup d'ouvrages et de dates mentionnés mais dès qu'on est dedans, c'est comme si on était absorbé par le livre. L'idée de séparer le livre en deux est une très bonne idée, car elle permet au lecteur de mieux comprendre l'ouvrage : je pense qu'entre le contexte historique et toute ce qui concerne le langage, je me serais perdue (s'il n'y avait eu qu'une seule partie). Mais l'auteur n'a pas qu'expliquer, elle a donné d'une certaine façon son avis en critiquant ce type de récits et par la même occasion : le voyageur.

En effet, dans la première partie l'auteur nous dit que le récit de voyage est fondé uniquement sur ce que le voyageur observe et note lors de ses voyages : à savoir le lieu, les habitants, la nourriture et les coutumes locales. Ensuite, elle les analyse. Par exemple, l'auteur évoque que la plupart des récits de voyages sont écrits après le retour des voyageurs, que ces récits sont parfois copiés/retranscrits ou même que les voyageurs puisent leurs propos dans les bibliothèques. Elle dit également que le voyageur part en voyage pour assurer sa crédibilité donc qu'il n'a plus le même but. Et c'est cette partie-là, dans laquelle elle critique les récits de voyage, que je n'avais pas comprise. En fait, je n'avais pas vraiment vu cela comme une critique mais plutôt comme un fait réel. J'ai toujours vu les récits de voyages comme des récits exagérés et parfois peu véridiques.

Par conséquent, le sens de la critique ne m'a pas frappée. Par contre, j'ai vu l'ouvrage comme une critique littéraire quand Mme Gomez-Géraud parle des pèlerinages, elle dit que les récits de pèlerinage sont souvent très étoffés et que le lecteur ne s'attarde pas sur le plus important. En effet, le pèlerin rajoutait des dangers (tel que des vagues gigantesques), ce qui avait pour conséquence plus d'attention de la part du lecteur. Mais le lecteur s'attardait plus sur ces dangers et sur la fin de ces dangers (le pèlerin racontait que c'était grâce à Dieu qu'il était vivant) que sur la nature et le sens même du pèlerinage. Il n'y a pas que le pèlerin qui a

¹² Essai écrit dans le cadre du projet « Liberté et altérité », *Eveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Saveme, 2014. Proposition et coordination, M. E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice-adjointe au SDEC, enseignement secondaire).

rajouté des éléments à son récit mais également le voyageur (d'où la liaison entre les récits de voyage et les récits de pèlerinage), la différence c'est que le voyageur se prenait pour un héros, son but était d'embellir la vérité.

Je pense que c'était une excellente idée de relier les deux, car cela permet de mieux visualiser les choses. Pour quelqu'un qui écrit un peu par-ci par-là, tel que moi, je dois avouer que j'adorerais avoir le style de l'auteur. C'est une perle ! Elle a un style d'écriture très fluide, précis mais en étant élégant. Pour exemple, je vais vous donner mes passages préférés : « Le récit de voyage est aussi représenté comme le navire qui transporte en sûreté, jusqu'aux confins du monde connu, l'honnête homme, curieux des régions étrangères. », « Le savoir complet n'est que la somme des regards particuliers. », « L'influence de l'histoire contemporaine sur la plume du voyageur ne suffira pas toutefois à expliquer son écriture. Si le monde bouge, il n'est pas dit que l'écriture enregistre mécaniquement ces changements dont nous pesons l'importance à 4 secondes de distance ».

Le style apporte de l'originalité à l'ouvrage et une sorte de fraîcheur, mais également quelques difficultés pour comprendre certains passages. Si on s'accroche, on finit par comprendre mais des fois j'ai dû reprendre le texte afin de le comprendre parfaitement. Il est peut-être important de préciser que *Ecrire le voyage au XVI^e siècle en France* est un ouvrage plutôt destiné aux adultes, donc il est normal que le vocabulaire et les expressions soient aboutis en conséquence.

Pour moi, la partie la plus enrichissante était la 2^{ème} partie mais celle que j'ai préférée était la 1^{ère}. La 2^{ème} partie était plus ciblée que la première, elle était plus ancrée sur le récit de voyage et ses caractéristiques alors que la 1^{ère} partie était plus générale et traitait plus le contexte et l'évolution du récit de voyage. Mais la vraie différence entre les deux parties était les longues listes de mots présents dans la 2^{ème} partie. Les listes en question étaient surtout du vocabulaire et des connecteurs linguistiques : le vocabulaire de l'émerveillement, les connecteurs logiques, les verbes employés par les voyageurs,... Et également des listes de mots trouvés dans des dialogues de personnes étrangères rapportés par les voyageurs, ce qui donnait vraiment un côté exotique à l'ouvrage de Mme Gomez-Géraud. Comme mentionné plus haut, la 1^{ère} partie était ma partie préférée parce que j'aime beaucoup l'Histoire et dans cet ouvrage l'Histoire est omniprésente. Je me suis même demandé si l'auteur était une bibliothèque vivante... J'ai vraiment été impressionnée par autant de connaissances au niveau historique comme au niveau culturel et linguistique...

J'aimerais donc remercier Mme Gomez-Géraud pour avoir écrit ce livre, pour m'avoir fait découvrir énormément de choses, et pour les longues recherches qu'elle a dû faire pour connaître autant d'ouvrages et pour avoir assez de connaissances pour écrire ce livre. Si vous en écrivez un autre, je le lirai avec autant de plaisir que j'ai lu *Ecrire le voyage au XVI^e siècle en France*.

LOUDARD Juliette 2^o7

Bibliographie : Marie-Christine Gomez-Géraud, *Ecrire le voyage au XVI^e siècle en France*, PUF, 2000, Paris

L'humanité à la recherche du sens. Une perspective

Michel Malherbe est un encyclopédiste français né en 1930. Durant toute sa vie, il voyagea énormément dans plus de 150 pays dans le monde et put pendant tous ses voyages découvrir énormément de cultures et de religions différentes avec leurs rites, leurs valeurs, etc.¹³ C'est pour cela qu'il écrit plusieurs livres en lien avec les cultures ou les religions...

Le livre *Les religions de l'humanité* est composé de 685 pages, en cinq parties :

- L'homme dans le monde
- Les religions
- L'homme et la religion
- À quoi servent les religions?
- Les Annexes

Et toutes ces parties forment 23 chapitres.

En ce qui me concerne, j'ai lu et étudié des chapitres de la troisième partie, celle qui est intitulée *L'homme est la religion*. Dans cette partie, j'ai eu l'occasion de lire un chapitre très intéressant qui s'intitule *Religions et cultures*.

Dans ce chapitre, plusieurs sujets sont évoqués comme l'influence de la religion dans toutes nos fêtes. Car en effet, énormément de jours fériés et de fêtes sont dues à la religion. Un exemple très connu, Noël. Pour tous les chrétiens, Noël signifie le jour où Jésus-Christ est né, c'est pourquoi on le fête avec grande joie ! Alors que pour tous les païens ou presque, Noël signifie : recevoir énormément de cadeaux placés sous le sapin... Des cadeaux d'ailleurs qui, pour les chrétiens, représentent l'encens, la myrrhe et l'or offerts par les Rois Mages au nouveau-né ...

Il est question aussi dans ce chapitre du Diable... Car en effet, l'invention la plus diabolique est sans doute l'image que le diable a réussi à donner de lui-même : cet être velu et cornu qui pousse à coups de fourche les pécheurs dans les flammes de l'Enfer. Mais pourquoi cette croyance dans l'image du Diable, qui sait s'il existe vraiment ? C'est peut-être une simple interprétation de la part des croyants. Mais il faut quand même constater que toutes les grandes religions admettent l'existence du diable.

Mais cette croyance est probablement très ancienne ! Car partout, dans les livres, les publicités, les films, les bandes dessinées, on voit toujours les esprits du bien contre ceux du mal. Dans l'hindouisme par exemple, on peut voir cette croyance dans les textes sacrés dans lesquels est décrit le combat des bons *devas* contre les méchants *ashuras*.

Parlons d'un autre sujet : Le chant et la musique. Créer un rythme ou un son pour provoquer une émotion n'est pas propre à l'Homme et est utilisé depuis très longtemps ! Par exemple, le gorille frappe sa poitrine pour effrayer ses adversaires. Et très tôt, l'homme a voulu créer des sons différents de leurs voix en soufflant dans des roseaux, des cornes d'animaux, des coquillages...

¹³ Essai écrit dans le cadre du projet «Liberté et altérité», *Eveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Saveme, 2014. Proposition et coordination, M. E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice-adjointe au SDEC, enseignement secondaire).

Toutes les religions ont voulu créer de cette manière des sons différents pour honorer leurs dieux. Mais le chant et la musique tiennent des places bien différentes selon les différentes religions. Par exemple, le judaïsme orthodoxe loue Dieu par la voix humaine, tout instrument de musique est interdit dans les synagogues. C'est aussi le cas pour le christianisme orthodoxe.

Voilà donc différents sujets évoqués dans ce chapitre et je l'ai trouvé très intéressant culturellement car même si le livre peut être long à lire, il est vrai, car il peut être compliqué, le lecteur apprend ou réapprend énormément de choses !

Michel Malherbe aussi écrit très bien et certains des rites évoqués m'ont beaucoup plu ou m'ont rappelé des souvenirs. En voici quelques exemples.

A la page 463, ligne 8 à 10 : « Ils sont parfois enterrés dans un grand arbre vivant dans lequel on creuse une cavité qui se referme et se cicatrise avec le temps. L'enfant monte ainsi lentement vers le ciel. »

A la page 476, ligne 7 à 8 : « Saint-Patrick à New York, la flèche de la cathédrale, au lieu de dominer la ville, se retrouve encaissée entre des gratte-ciel, comme si le matérialisme triomphant cherchait à étouffer la religion »

Je suis parti pendant les dernières vacances pour New York. Nous sommes donc allés voir la fameuse cathédrale Saint-Patrick et en effet, entourés d'immenses gratte-ciel, la cathédrale paraît vraiment petite alors qu'elle est pourtant grande et haute ! Mais je ne suis pas forcément d'accord avec ce qui est à ce sujet dit car ce n'est pas parce que les gratte-ciel sont plus grands que la cathédrale que cela pourrait dire que le matérialisme triomphe sur la religion. C'est juste qu'il soit plutôt difficile de déménager la cathédrale tout en haut d'un gratte-ciel, sur l'Empire State Building ou sur la Chrysler Tower !

Mais je trouve quand même qu'à part quelques arguments avec lesquels je ne suis pas d'accord, (ce qui est normal car chacun a un avis et un caractère différents) Michel Malherbe a fait énormément de recherches avant d'écrire ce livre. Il écrit d'une façon qui même si des fois pose des problèmes au lecteur d'un certain âge, le livre est très intéressant et ainsi mérite qu'on lise son livre !

De plus, dans son livre, on apprend que les cultures gardent des signes d'une religion ou d'une autre, partout dans le monde, d'une manière plus ou moins évidente.

Denis Berthier
2^{nde} 7

Bibliographie : Michel Malherbe, *Les religions de l'humanité*, Critérian, Paris, 2004

Martin Luther King ou quand la vie signifie la liberté

Martin Luther King est né le 15 Janvier 1929 et est mort, assassiné, le 4 avril 1968 à Memphis dans le Tennessee¹⁴. Il a exercé le métier de pasteur baptiste comme son père, Martin Luther King Sr. Durant sa jeunesse, il a vécu dans la ségrégation et en 1955, il rencontra Rosa Parks, une jeune femme afro-américaine qui a refusé de céder sa place de bus à un blanc, celle-ci recevra une amende et lancera une campagne de boycott, avec Martin Luther King, contre la compagnie de bus. Il prononce son plus célèbre discours *I have a Dream* le 28 août 1963 devant le Lincoln Memorial. Il devint un militant actif contre la ségrégation raciale au États-Unis et écrit un livre *Why we can't wait* en 1964. Et c'est durant cette même année qu'il reçoit le Prix Nobel de La Paix (le 14 octobre) pour avoir mené une résistance non violente contre les préjugés raciaux aux États-Unis.

Dans son célèbre speech, Martin Luther King a voulu rappeler les droits humains inaliénables à toutes les personnes présentes « all men, yes, black men as well as white men, would be guaranteed to the inalienable rights of life liberty and the pursuit of happiness ». Dans le contexte historique, les Etats-uniens noirs étaient révoltés contre le racisme et la ségrégation que la population blanche leur montrait ainsi que l'oppression que celle-ci exerçait. Ce discours est donc un appel à la foule pour qu'ils continuent, et même, qu'ils démontrent encore plus fort que la situation était injuste : « There will be neither rest nor tranquility in America until the colored citizen is granted his citizenship rights. The whirlwinds of revolt will continue to shake the foundations of our nation until the bright day of justice emerges. Those who hope that the colored Americans needed to blow off steam and will now be content will have a rude awakening if the nation returns to business as usual. »

Rappelons qu'ils utilisaient des moyens de provocation allant à l'encontre des règles racistes établies, comme le « sit-in », ce qui pouvait parfois les faire arrêter et aller en prison « With this faith we will be able ... to go to jail together ». Martin Luther King utilise, pour prouver à tous que l'injustice et l'immoralité règnent, des comparaisons entre les différents états « We cannot be satisfied as long as a colored person in Mississippi cannot vote and a colored person in New York believes he has nothing for which to vote ».

« La haine trouble la vie ; l'amour la rend harmonieuse. La haine obscurcit la vie ; l'amour la rend lumineuse. » (Martin Luther King)

Martin Luther King tient aussi à critiquer la société états-unienne de l'époque en prenant des exemples honteux :

- La police et le système judiciaire : « I am not unmindful that some of you have come here out of your trials and tribulations. Some of you have come from areas where your quest for freedom left you battered by storms of persecutions and staggered by the winds of police brutality ».
- Le pouvoir politique « it's governor having his lips dripping with the words of interposition and nullification »
- Les inégalités « We can never be satisfied as long as our children are stripped of their selfhood and robbed of their dignity by signs stating "for white only" ».

Il clame haut et fort une idéologie qui avait toujours ébranlé les fondations de l'esclavage et du royalisme : « Le Rêve Américain », il improvise donc dans son discours cette phrase qui a rendu son speech célèbre *I have a Dream*. Ce morceau de phrase qui va se répéter du milieu à la fin de son speech comme si toutes les situations utopiques qu'il énonçait étaient déjà en train de se réaliser.

C'est donc avec son grand timbre de voix qu'il commença <<Now is the time>>, qu'il continua par <<We cannot be satisfied>>, qu'il hurla <<I still have a dream. It is a dream

¹⁴ Essai écrit dans le cadre du projet « Liberté et altérité », *Eveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Saveme, 2014. Proposition et coordination, M.E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice-adjointe au SDEC, enseignement secondaire).

deeply rooted in the American dream. I have a dream!>> et qu'il finit par <<Let freedom ring!, we are free at last!>>. On assiste donc à un discours qui se veut d'abord une manifestation de rage et de colère envers cette société et qui finit par basculer dans l'utopie d'un monde sans violence et libre.

Malheureusement, c'est justement à cause de ces actions politiques qu'il a été assassiné par des <<blancs>> opposés à ses paroles. Ce fut la fin d'un héros de la liberté et des droits humains qu'on pourrait présenter comme une fin injuste mais qui, à mon avis, a permis à cette personnalité de devenir un exemple et un mythe. Un mythe qui porte un message de paix, d'amour, de non-violence et de respect des autres humains qu'ils soient de religion, de sexe ou de peau différents.

« Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots » - Martin Luther King

Duncan Sproat, 2nde 5

Bibliographie : *I Have a dream*, discours de Martin Luther King, en français et en anglais, consulté sur internet, mars-avril 2014 (open source).

Voyage en Orient, « Constantinople » de Gustave Flaubert

Quand Gustave Flaubert fit son voyage en Orient, il accomplit un rêve qui lui tenait à cœur depuis toujours¹⁵. A l'origine, en 1847, son ami intime, Maxime Du Camp, devait partir seul pour l'Orient, cependant un jour n'y tenant plus lorsque celui-ci lui parlait une énième fois du reportage photographique qu'il mènerait lors de ce voyage, Flaubert lui demanda de l'accompagner en Orient. Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est-à-dire, pas tout à fait, car les préparatifs nécessaires au voyage furent faits en 6 mois ! Pas étonnant pourtant quand on sait que le voyage, de 1849 à 1851, en aura duré le triple...

Il fallut choisir les endroits à visiter : le trajet final passa par l'Égypte et la Nubie, la Palestine, l'Empire ottoman, la Grèce et enfin Rome. Quant à nous, nous nous attarderons sur son séjour dans celle que l'on peut considérer comme l'une des plus prestigieuses cités du monde depuis l'Antiquité, par la richesse de son histoire aussi bien que par les monuments qui en témoignent : Constantinople.

« C'est Byzance ! » : cette expression désignant le luxe utilise le nom d'origine, grec, de Constantinople ; et rappelle sa mise à sac par les croisés, qui furent ébahis par les richesses qu'en un millénaire la cité avait amassées. Sur la petite ville de Byzance en Thrace, au nord-est de la Grèce, avait été élevée en 330 après J-C par l'empereur romain Constantin la cité à son nom. Lorsque l'Empire romain fut séparé en deux, Constantinople prit le titre de capitale de l'Empire romain d'Orient, ou Empire byzantin. Près de 1000 ans après la chute de Rome, elle tomba entre les mains des Ottomans. La ville resta capitale et changea d'empire puisqu'elle devint le siège du sultanat de l'Empire ottoman. C'est cette Byzance-là que Flaubert put découvrir à la moitié du XIXe siècle.

Constantinople, aujourd'hui Istanbul, nom hérité d'une réforme de la langue et de l'écriture menée par le premier président turc Atatürk en 1928, s'étend de part et d'autre du détroit du Bosphore, et est donc située à cheval entre l'Europe et l'Asie. Cette métropole de plus de 13 millions d'habitants est la capitale économique et culturelle de la Turquie. Elle compte un vaste quartier d'affaire, le Levant, trois aéroports et trois ponts enjambant le détroit du Bosphore. Grand centre touristique, l'un de ses principaux problèmes est, à l'image des grandes villes américaines, une urbanisation non maîtrisée.

Mais cette florissante métropole, comment était-elle il y a deux siècles ? C'est là que les écrits de Flaubert peuvent s'avérer fort intéressants. En effet, le voyageur a pu décrire ce qu'il voyait à Constantinople avec le recul et la neutralité de l'étranger, et de nos jours il suffit de lire le carnet de voyage de Flaubert pour en tirer une vision générale de ce qu'était Constantinople à son époque.

Ainsi, Flaubert visite de nombreux monuments historiques, témoins de la longue histoire de Constantinople. Dès son arrivée, le mardi 12 novembre 1851, il se promène dans le quartier de Galata, avec sa fameuse tour destinée aux pompiers de la ville, car les incendies étaient fréquents. Également appelé Péra, le quartier de Galata était une ancienne colonie génoise entre 1273 et 1453, position stratégique pour contrôler le flux de marchandises allant de l'Orient en Europe.

Le lendemain, c'est dans les quartiers de Scutari, dont le nom originaire *Chrysopolis* signifie « ville d'or », et surtout de Stamboul que Flaubert se rend. Stamboul était autrefois le nom de la vieille ville, le centre historique de Constantinople. Depuis, le nom a été étendu, sous la forme moderne d'Istanbul, à toute la ville. Le voyageur y aura visité des mosquées, des bazars et le grand cimetière, où sont enterrés les descendants des Comnène et des Paléologues, deux grandes dynasties régnantes de l'Empire byzantin.

¹⁵ Essai écrit dans le cadre du projet « Liberté et altérité », *Eveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Saveme, 2014. Proposition et coordination, M. E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice-adjointe au SDEC, enseignement secondaire).

Ce qu'il ne faut pas rater, à Constantinople, c'est bien sûr la basilique Sainte-Sophie ! Actuellement un musée, à l'époque de Flaubert une mosquée, le jeune écrivain n'a pas su la rater. Cependant, ce qu'il en pense n'est pas très positif, d'après ses notes : « SAINTE-SOPHIE, amalgame disgracieux de bâtiments, minarets lourds. »

Par contre, Flaubert est émerveillé par les murailles de la ville. « Les murs de Constantinople ne sont pas assez vantés, c'est énorme ! » s'exclame-t-il avant de visiter la très protégée Porte d'Or et la forteresse des Sept-Tours, après quoi il retourne à Stamboul. Et c'est ainsi qu'il décrit cette dernière : « Maisons en bois, coins avec de la verdure, moucharabiehs [dispositif de ventilation dans l'architecture traditionnelle arabe], fenêtres grillées partout – la vie turque et grouillante. Ça me rappelle comme à Smyrne le Moyen Age chez nous ».

Flaubert semble donc regarder d'un peu haut cette civilisation qui aurait un retard technologique par rapport à l'Occident mais qui aurait pour elle le charme de l'Orient. C'est d'ailleurs ce charme disparaissant peu à peu que Flaubert regrette lorsqu'il constate que « même dans Stamboul, le costume européen domine ». Une tendance qui reste d'actualité de nos jours avec la mondialisation !

On a pu voir comme l'écrivain se plaisait à décrire le paysage urbain. Il évoque avant tout le sens de la vue, et utilise des couleurs dans ses descriptions, comme ce paysage vu de la campagne du côté européen : « Au fond la mer, bleu ardoise ; les pentes rousses couleur vin de Chypre foncé, tabac brun, avec des bouquets violets par places, comme seraient de grands massifs de bruyère. »

C'est un paysage de carte postale, n'est-ce pas ? Cependant, il ne faut pas se faire d'illusions : le séjour dans la capitale ottomane a lieu durant l'automne et, ici comme bien ailleurs, il fait plutôt froid. Le jour de son anniversaire, Flaubert fait une visite à cheval des environs de Constantinople, et fait une description que l'on ne retrouve guère dans l'imaginaire collectif à propos de la Turquie : « La neige couvre les maisons de Scutari et de Constantinople, ça fait des petits dés blancs » ! Ce qui ne fait pas oublier l'Asie au voyageur, à qui le paysage fait penser « au Tibet »...

Pour finir, n'oublions pas que Constantinople, avec sa longue histoire agitée, a toujours été une métropole multiethnique, puisqu'il est question dans un café de Scutari de « femmes jaunes et noires ». Incontestablement, Flaubert se plaît à décrire les couleurs...

Finalement, après avoir fait ses adieux à de nombreuses nouvelles connaissances qu'il regrette déjà, Gustave Flaubert quitte Constantinople le 18 décembre 1850 pour une autre ville qui mérite le détour, Athènes...

Léo Hoerter (2^{nde} 7)
Le samedi 29 mars 2014

Bibliographie : Gustave Flaubert, *Voyage en Orient. Constantinople*, en ligne sur le site *Gallica* de la Bibliothèque Nationale de France

Al-Andalus dans l'Histoire. La période d'avant 1492¹⁶

La conquête et l'époque émirale

Dès la seconde moitié du VII^e siècle, le nouveau pouvoir arabo-musulman, celui de la dynastie des Omeyyades, occupe le Maghreb central et occidental. L'an 711 marque le début de la conquête arabe de la péninsule Ibérique sous la direction de Târiq b. Ziyâd, gouverneur omeyyade de la zone du Maghreb extrême et du détroit de Gibraltar. En définitive, les armées arabo-berbères prennent l'Espagne et le Portugal. Cependant, dans l'Orient de la première moitié du VIII^e siècle, des conflits tribaux entre Yéménites et Arabes du Nord ou Qaysites, affaiblissent le califat omeyyade de Damas qui, à partir de 747, s'effondre.

En 756, le prince omeyyade Abd al-Rahmân I^{er} fonde la première dynastie d'émirs d'al-Andalus véritablement indépendante du nouveau califat abbasside d'Orient. Il consolide le pouvoir à Cordoue, et le transmet à ses descendants. Sous Abd al-Rahmân II (822-852), s'effectuent les principales réformes administratives et gouvernementales inspirées du modèle abbasside. De plus, la société de la Péninsule est « arabisée » et « islamisée » (p. 56). L'orientalisation a pour conséquence l'affaiblissement de la communauté mozarabe et de sa culture. Vers 870-880, l'Émirat connaît une période d'anarchie et d'agitations, comme la révolte des convertis muwallads.

L'âge classique

Arrivé au pouvoir en 912, Abd al-Rahmân III, huitième dynaste Omeyyade, entreprend la reconquête et la restauration du pouvoir central d'al-Andalus. Il prend le titre de calife (929), et fonde une nouvelle résidence proche de Cordoue : Madînat *al-Zahrâ'* (936). Le califat musulman d'Occident entre dans une phase de déclin sous al-Hakam II (961-976) et Hishâm II (976-1009). De surcroît, à partir de 981 et jusqu'à la disparition du califat omeyyade en 1031, deux dynasties « parallèles », celles des Amirides et des Hammûdides, s'emparent du pouvoir en al-Andalus et relèguent le calife dans ses appartements (p.91-108).

La chute du califat omeyyade occasionne l'apparition d'une vingtaine de pouvoirs indépendants : les « royaumes de taifas ». Entre 1031 et 1086, des principautés rivales dirigées par de petites dynasties musulmanes locales entraînent al-Andalus vers une extrême instabilité politique qui favorise la reconquête chrétienne. Face à la menace chrétienne, les principaux souverains musulmans sollicitent le concours des Almoravides du Maghreb.

Des Almoravides à la chute de Grenade

À partir de 1090-1092, al-Andalus est gouverné par les Almoravides, dynastie de Berbères du Maghreb. Grâce à leurs succès politiques et militaires, ils parviennent à arrêter l'avancée de la reconquête chrétienne. Néanmoins, des troubles internes affaiblissent le régime almoravide qui, en 1147, cède la place à une autre dynastie d'origine berbère: les Almohades.

¹⁶ Essai écrit dans le cadre du projet « Liberté et altérité », *Eveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Saveme, 2014. Proposition et coordination, M. E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice – adjointe au SDEC, enseignement secondaire).

Ces derniers constituent un vaste empire qui englobe tous les territoires islamiques de la Méditerranée occidentale. Toutefois, les nouveaux succès de la reconquête chrétienne entreprise par les souverains Ferdinand III de Castille (1217-1252) et Jacques Ier d'Aragon (1213-1276) sont la cause de la dislocation de l'État almohade. Au XIIIe siècle, les territoires arabes d'al-Andalus sont, en grande partie, perdus. Seule subsiste une petite enclave musulmane au sud de la péninsule Ibérique : c'est l'émirat nasride de Grenade (1237-1492). En dépit de ses dimensions modestes, cet émirat était un centre brillant d'art et de civilisation.

Michaël Kermann, 1^{ère} ES2

Bibliographie : Pierre Guichard, *Al-Andalus 711-1492 : une histoire de l'Espagne musulmane*, Pluriel, 2011

À Dame Philosophie et à Alexandre Jollien

Je suis content en ces mots de m'adresser à toi, tu apparais dans ma vie de façon brutale mais nécessaire. Je traverse une période éprouvante depuis plusieurs mois, je suis le plus petit membre de mon lycée, je découvre un nouveau monde, me transforme physiquement et grâce à toi en grande partie, moralement.¹⁷

J'ai toujours été fasciné de constater à quel point tu avais changé la vie de nombreux gens, en particulier d'Alexandre. Il était handicapé, mais il est devenu philosophe, grâce à toi, Dame Philosophie. Je ne sais pas si tu ressens aussi ça Alexandre, mais il est souvent très troublant pour moi que la philosophie seule puisse souvent m'aider à passer des longues phases difficiles. Je réfléchis grâce à toi sur le sens de ma vie, sur ce que je représente pour les autres, mais aussi sur ce que je représente pour moi. Moi, je ne suis à la fois qu'un rêveur qui tient à vivre sa vie, je veux être célèbre en restant anonyme ou encore travailler très dur, alors que mon passe-temps c'est d'être assis devant un jeu. Un tas de contradictions d'où je puise ma force et mes directions.

Si la philosophie nous a appris une chose en commun Alexandre, c'est surtout que personne ne peut tout avoir dans la vie, et que chercher une réponse à nos questions est impossible, donc inutile. Mais toutefois il faut essayer. L'esprit critique s'exerce et fait évoluer la réflexion.

Après tout, nous, pauvres mortels, ne cherchons qu'à construire la meilleure vie possible, à tout faire pour être le plus heureux possible car nous sommes mortels « Tu ne meurs pas de ce que tu es malade ; tu meurs de ce que tu es vivant ». J'avoue personnellement, avoir trouvé ça ironique que le but le plus important dans la vie d'un humain, être heureux, ne puisse jamais être atteint.

Dans ta lettre à la Mort, Alexandre, tu as rappelé constamment t'aider de la philosophie de Heidegger, une personne qui m'intéresse énormément dans sa manière de te voir toi, la Mort. Selon lui, chaque être humain est en constante évolution, et c'est comme si chaque seconde, il mourrait pour devenir une autre personne. C'est donc de cette manière que je me dis : Si nous « mourrons » à chaque instant, qui peut vraiment dire « Je connais cette personne », qui pourrait lui-même se définir, et donc comment décrire un Homme sans parler de ses actions passées ?

J'en reviens dans ces situations, à me demander si je suis vraiment une bonne personne, un homme qui fait du bien autour de lui, car selon moi, les valeurs de notre société ne sont pas les meilleures, et seulement très peu de gens vont surtout se fonder sur des valeurs morales.

C'est dans ce contexte déjà chaotique, que j'entends encore tellement de gens dire que c'est à l'adolescence que l'individu se pose probablement le plus grand nombre de questions sur le monde autour de lui.

¹⁷ Essai écrit dans le cadre du projet « Liberté et altérité », *Eveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Savene, 2014. Proposition et coordination, M.E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice-adjointe au SDEC, enseignement secondaire).

Il est vrai que je me pose encore la question « Qui suis-je ? », beaucoup trop souvent à mon goût sachant que je ne trouve jamais la réponse, mais que chaque fois que je me la pose, je crois attendre une réponse claire et précise.

Il est drôle pour moi de voir que la Mort et le caractère d'une personne sont directement liés dans la philosophie, une chose que je n'aurais, je pense, jamais soupçonné sans la réflexion de Heidegger. Après tout, je suis « un être pour la Mort » qui est la seule chose qui m'arrivera quoi que je fasse, que je dise, que je subisse et que je pense.

Je voulais terminer cette lettre en te remerciant, Alexandre, de m'avoir fait découvrir une philosophie que je ne connaissais pas, et qui m'a sûrement appris beaucoup plus de choses d'un point de vue de ma réflexion, que tous les livres que j'ai lus jusqu'à présent.

Tu n'exposes pas seulement ta philosophie, mais surtout ce qu'elle t'a apporté, ce qu'elle apporte à l'être humain. Je pense que c'est ce qui justifie totalement ton titre, ainsi que la formulation, « Un usage de la philosophie », qui montre bien que le plus important n'est pas la philosophie en elle-même, mais ce qu'elle apporte.

Tanguy Lavoisier, 2^{nde} 5

Bibliographie : Alexandre Jollien, *La construction de soi : un usage de la philosophie*, Seuil, 2006

Exercices de style. Les lectures de l'altérité¹⁸

Deux élèves lisent le fameux livre de Raymond Queneau, « Exercices de style ». Un petit exercice d'écriture s'ensuit : comme un exercice de style de chacun. Et la petite conclusion d'un professeur achève ce petit travail d'une grande œuvre. Exercer l'altérité dans l'écriture et de l'écriture.

Lecture 1. Les exercices de Pauline

Le livre *Exercices de style* a été écrit par Raymond Queneau un romancier, poète et aussi dramaturge français du XXe siècle¹⁹. Il est d'ailleurs l'un de ses ouvrages les plus célèbres. Ce livre est spécial car il ne raconte pas une histoire, mais la même de 99 façons différentes. Pour ce faire, il utilise plusieurs langues, plusieurs figures de style et plusieurs temps verbaux différents afin de montrer à quel point la langue française est riche.

A travers son livre, Queneau nous fait découvrir les variantes autour du langage français, mais pas seulement car il nous fait aussi voyager avec une touche étrangère avec des chapitres comme « Anglicismes, Loucherbern et Janavais ».

On peut penser que lire la même histoire 99 fois peut être ennuyant, parce qu'on la connaît déjà, mais à chaque nouvelle lecture, la surprise est présente, on apprend des détails sur la situation décrite tout au long du livre. Chaque lecture est une redécouverte de la diversité du langage avec une histoire simple au début.

Le narrateur rencontre dans un bus bondé de la ligne S un jeune homme au long cou, coiffé d'un chapeau mou. Ce jeune homme échange quelques mots assez vifs avec un autre voyageur, puis va occuper une place devenue libre. Deux heures plus tard, le narrateur revoit ce jeune homme devant la gare Saint-Lazare. Il est alors en train de discuter avec un ami. Celui-ci lui conseille de faire remonter le bouton supérieur de son pardessus.

Pour ma part, le livre *Exercices de style* a été comme une révélation, écrit avec beaucoup d'humour. On se demande où l'auteur est allé chercher toutes ces idées.

Et aussi malgré la simplicité de l'histoire qui est elle aussi attrayante, comme plusieurs tableaux tous réunis les uns à côtés des autres pour créer finalement une histoire complète.

Lecture 2. Les exercices de Jonathan

Le livre tout entier peut se résumer ainsi : le narrateur monte dans un bus bondé et assiste à une simple querelle qu'on pourrait considérer comme quotidienne. Celle-ci débute suite à un deuxième personnage qui marcherait sur les pieds d'un troisième à cause de la foule montant et descendant du bus, puis après quelques mots il va s'asseoir sur une place devenue libre. Le narrateur revoit cet homme deux heures plus tard devant la gare Saint-Lazare discutant avec un ami qui lui donnerait des conseils vestimentaires.

¹⁸ Essai écrit dans le cadre du projet « Liberté et altérité », *Eveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Saveme, 2014. Proposition et coordination, M.E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice-adjointe au SDEC, enseignement secondaire).

Vu comme ça nous nous disons que cette intrigue peut être écrite en quelques lignes seulement, or c'est le cas, d'où la particularité de cette œuvre qui répète 99 fois cette même histoire, mais par le biais des 99 écritures différentes. Chaque chapitre est en fait rédigé grâce à un seul champ lexical, donné dans le titre. Ainsi, Queneau nous dévoile la richesse de notre langue, aucun chapitre ne se ressemble, tout est à partir d'une histoire des plus simples, expliquée sous tous les angles en passant des cinq sens aux figures de style, des temps de conjugaison au ressenti personnel, et des dizaines d'autres encore.

La lecture d'une centaine de fois de la même histoire n'est à aucun moment ennuyante comme on pourrait le penser, car à chaque page (car un chapitre dépasse rarement plus d'une page) le style d'écriture nous apprend un détail en plus, mais surtout du vocabulaire. Cette œuvre est très riche lexicalement avec en première place le chapitre "philosophique" ou nous découvrons des tournures de phrase comme "spiritualité phénoménologique" ou "irréalité néoberkeleyenne".

Pour ma part la lecture de ce livre a été un plaisir, une lecture utile et intéressante de laquelle je pourrais ressortir des exemples de phrase dans certaines discussions et même dans les grands devoirs. Cette œuvre peut être décrite comme une aide pour approfondir et enrichir nos connaissances de la langue, apparemment insuffisantes vu tout ce que ces quelques 150 pages nous apportent. Les techniques d'écriture sont aussi à prendre en considération: un exemple de travail en 99 possibilités, donc en 99 déclinaisons de l'existence.

Exercices de Style de Raymond Queneau, vivement recommandé et approprié en grande majorité à tous les âges.

Conclusion du professeur

Queneau a réussi à inviter deux élèves à des exercices de style sur ses *Exercices de style*. En 2014, son livre reste un beau testament sur l'art d'écrire, d'aimer écrire, donc de soumettre à la lecture une page d'une vie, celle d'un auteur s'invitant dans le panthéon des génies. Ceux qui osent dépassent tout comme Queneau les frontières de l'ordinaire. La recherche de l'autre, c'est la recherche de ses propres altérités sous la forme écrite d'un exercice à la lecture auquel Pauline et Jonathan viennent de vous inviter. Vous, les lecteurs de Queneau, lecteurs des mondes possibles !

Pauline Scheinder (1S2)

Jonathan Kratz (1S2)

E. Tudor

Bibliographie : Raymond Queneau, *Exercices de style*, Gallimard, 1947 (première édition)

Rhinocéros. L'absurde est une altérité

La pièce d'Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, soulève une question essentielle sur les langages stéréotypés qu'ont les humains.²⁰ En effet, on ne peut pas nier le fait que les humains ont beaucoup de stéréotypes surtout entre les sexes opposés. Ionesco tente d'éviter que les hommes ne deviennent des animaux mais il craint que ce ne soit pas possible. Donc on abordera en première partie la manière dont Ionesco montre que tout langage stéréotypé est aberrant et en deuxième partie la critique de l'animalisation des humains.

D'une part, il serait utile d'examiner une citation marquante : «<<Tous les chats sont mortels. Socrate est mortel. Donc Socrate est un chat >>. Donc d'après l'auteur les stéréotypes sont absurdes. C'est ce qu'Ionesco démontre dans *Rhinocéros*, pièce qui a tout d'abord vu le jour sous la forme d'une nouvelle. Partisan d'un théâtre total, il porte l'absurde à son paroxysme en l'incarnant matériellement. Allégorie des idéologies de masse, le rhinocéros, cruel et dévastateur, ne se déplace qu'en groupe et gagne du terrain à une vitesse vertigineuse.

Seul et sans trop savoir pourquoi, Bérenger résiste à la mutation. Il résiste pour notre plus grande délectation, car sa lutte désespérée donne lieu à des caricatures savoureuses, à des variations de tons et de genres audacieuses et anticonformistes. La sclérose intellectuelle, l'incommunicabilité et la perversion du langage engendrent des situations tellement tragiques qu'elles en deviennent comiques, tellement grotesques qu'elles ne peuvent être que dramatiques. On a dit du théâtre d'Ionesco qu'il était engagé ; il l'est, en faveur de l'individu, menacé de marginalisation quand, malgré ses faiblesses, il parvient à résister aux tentations avilissantes qu'il a lui-même fait naître.

La pièce d'Eugène Ionesco doit être vue comme la description, par l'absurde et la dérision, de la montée dans une société "civilisée" des idéologies totalitaires, en général, et du nazisme, en particulier. Reprenant la figure animale pour matérialiser cette progression idéologique, Ionesco insiste sur le caractère progressif et visible de l'ascension de la "peste brune". Il se porte en faux aux commentateurs *a posteriori* validant des thèses d'une survenance rapide ayant pris la majorité au dépourvu. Au contraire, et c'est sans doute le plus dérangeant pour un lecteur idéaliste à l'égard de la nature humaine, l'auteur insiste sur le lent processus de transformation qui peut toujours être arrêté mais qui faute de volonté devient majoritaire et hégémonique.

Ionesco joue un "Jean de La Fontaine" moderne et particulièrement inspiré et en apportant à l'époque une réponse artistique à l'énigme des totalitarismes.

D'autre part, comment interpréter cette transformation de l'homme en bête? "J'ai fait (...) l'expérience du fanatisme. (...) C'était terrible. (...) J'avais l'impression physique que j'avais affaire à des êtres qui n'étaient plus des humains", avoue Ionesco. Proposant donc l'animalité comme représentation du fanatisme, l'auteur devait choisir une bête emblématique pour représenter cette rupture franche avec la civilisation. "Le taureau ? Non : trop noble. L'hippopotame ? Non : trop mou. Le buffle ? Non : les buffles sont américains, pas d'allusions politiques... Le rhinocéros ! Enfin, je voyais mon rêve se matérialiser, se concrétiser, devenir réalité."

Le mouvement de masse des quadrupèdes, cavalant vers une nouvelle société, puise en partie son influence chez le psychologue Gustave Le Bon. Certains de ses travaux sur la psychologie des foules avancent ainsi une explication des phénomènes d'automatisation, de

²⁰ Essai écrit dans le cadre du projet «Liberté et altérité», *Eveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Saveme, 2014. Proposition et coordination, M. E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice-adjointe au SDEC, enseignement secondaire).

retour aux instincts, de fureur guerrière... Le nombre engendre la force et pour le médecin, "le puissant mécanisme de contagion intervient. Dans les foules, les idées, les sentiments, les émotions, les croyances possèdent un pouvoir contagieux aussi intense que celui des microbes." Cette notion de transmission renvoie donc à l'idée de maladie ; une maladie mentale, idéologique qui prolifère dangereusement.

Pour conclure, il est évident qu'il ne veut pas que les humains ressemblent à des bêtes et que les langages stéréotypés ne soient plus présents dans la bouche des hommes.

HUBER Valentin 1^{ère} STMG 2 et EBERSOLD Julien 1^{ère} STMG 2

Bibliographie: Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, Gallimard, 1959 (la première édition)

Mon combat²¹

Nous sommes des hommes et des femmes,
Constitués de sang et de chair,
Nous ne sommes pas infâmes,
Ni créature des enfers.

Même si nous pouvons être cruels,
Nous avons aussi nos bons côtés.
Notre monstruosité n'est pas éternelle,
Oui, il nous arrive aussi d'aimer.

Nous sommes tous différents
Et à la fois tellement semblables.
Le même sang coule en dedans
De notre corps si vulnérable.

Oui, nous sommes souvent inégaux,
En liberté, au quotidien
Alors que notre monde serait plus beau,
Si dans la vie on ne faisait qu'un.

Peu importe l'époque, les années
Passent mais il y aura toujours des conflits.
Cela doit vraiment être changé,
Il faut améliorer les vies.

Couleur de peau, religion,
Culture, orientation sexuelle,
Manière de vivre, opinion
Politique font naître des duels.

Beaucoup de gens avant moi,
Ont pris le stylo, la parole
Pour défendre une cause, une loi.
A mon tour d'ouvrir la corolle.

Je lève le poing contre la guerre,
Contre le racisme, la haine.
Je veux la fin de ce monde de misère,
Je ne veux plus voir de peine.

Un très grand homme un jour
A dit qu'il fallait toujours se battre
Voltaire, de toi on se souvient toujours
«Ecrelinf», tu voulais combattre.

Comme tant d'autres avant moi,
Je pense que cela suffit.
Il faut arrêter tout cela,
Quitte à faire don de ma vie!

Bernhardt Sylvie
Ière L

²¹ Poème écrit pour le projet « Liberté et altérité », *Eveil culturel et religieux*, Lycée Général Leclerc, Savene, 2014. Proposition et coordination, M. E. Tudor (ECR), assistante de projet, Mme L. Walter (ECR), mise en forme didactique du projet, Mme Simone Barthel (directrice—adjointe au SDEC, enseignement secondaire).